

ARCHIVES DE L'INSTITUT INTERNATIONAL DES SCIENCES THÉORIQUES

13

COLLOQUE
DE L'ACADEMIE INTERNATIONALE
DE PHILOSOPHIE DES SCIENCES

2-4 Septembre 1963
FRIBOURG (Suisse)

**LA PHENOMENOLOGIE
ET LES SCIENCES DE LA NATURE**

Publié sous les auspices de la revue
ARCHIVES DE PHILOSOPHIE

OFFICE INTERNATIONAL DE LIBRAIRIE
30, avenue Marnix, BRUXELLES, 5
1965

LES SCIENCES EXACTES ET L'IDÉAL HUSSERLIEN D'UN SAVOIR RIGOUREUX

Les relations entre philosophie et science n'ont pas toujours été et ne sont pas aujourd'hui les meilleures. Elles sont plutôt tendues. Souvent, on regrette cette situation. Faut-il la regretter ?

Mettons que la tâche de la philosophie soit celle de remettre en doute les principes. Mettons qu'elle ait pour mission de nous confronter à des possibilités extrêmes et, par là-même, invraisemblables, mais dont la réalité aurait la plus grande portée. Que Dieu existe, par exemple, paraît extrêmement invraisemblable aux uns ; qu'il n'existe pas, extrêmement invraisemblable aux autres. Pourtant, s'il pouvait s'avérer d'une façon décisive que Dieu existe vraiment ou qu'il n'existe vraiment pas, ce fait aurait la plus grande portée pour les uns ou, selon le cas, pour les autres. Mettons que ce soit pour cette même raison que la philosophie ait pour tâche la recherche de principes premiers qui ne semblent plus guère accessibles, et de conséquences dernières qui ne semblent plus guère prévisibles.

Si telle était la tâche de la philosophie, il ne faudrait pas s'étonner qu'en exerçant sa fonction, elle entre constamment en conflit avec tous les tenants des domaines auxquels elle adresse ses questions. Non seulement ces conflits sont-ils inévitables, ils sont essentiels à la philosophie ; leur éclatement même peut prouver à la philosophie qu'elle est sur la voie qui doit être la sienne. En effet, s'attaquer aux principes qui dominent tel ordre d'idées, tel champ de l'activité des hommes, veut dire, faire apparaître l'existence de la possibilité que tout ce qu'on y fait et tout ce qu'on en pense est mal fondé, serait à revoir, à abandonner, à recommencer, à détruire. Que cela provoque des conflits, c'est dans l'ordre. Regretter ces conflits, ce n'est pas témoigner de bonnes intentions à l'égard de la philosophie, c'est vouloir la fin de celle-ci.

La vocation de la philosophie est elle-même une vocation polémique. Pourtant, les possibilités extrêmes qu'elle explore ne sont pas seulement évoquées par elle-même, mais toujours, avant elle, par l'histoire elle-même. Il suffit de rappeler l'histoire de ce siècle pour nous rendre conscients des possibilités extrêmes qu'elle a fait apparaître. D'autre part, révisions, destructions, abandons et recommencements ont toujours caractérisé les rapports de la philosophie à elle-même, tout au long de son histoire ; elle-même a été la première victime de sa vocation polémique. Et la science moderne ne devrait pas oublier combien elle doit justement à un philosophe auquel, paradoxalement, les philosophes d'aujourd'hui reprochent son esprit de doute.

Pourtant, entre philosophie et science, la situation est particulière. La science veut être savoir. Savoir est savoir par principes. S'attaquer ici aux principes, ne veut pas seulement dire que cette activité repose, peut-être, sur des faux principes, mais lui contester, par principe, jusqu'à son identité. Un *savoir*, en effet, qui repose sur des mauvais principes, n'est pas savoir par principe, et n'est donc pas savoir, ou du moins il est un mauvais savoir ; alors qu'une foi, même dans l'erreur, peut demeurer bonne foi et une volonté, même dans l'échec, bonne volonté. Vis-à-vis de la science, la philosophie ne semble pouvoir aller moins loin que jusqu'à évoquer la possibilité extrême que la science ne soit même pas science. Le conflit sera, ici, particulièrement aigu. La science, pour demeurer science, devra s'opposer à tout examen philosophique de ses propres principes, et revendiquer cette tâche entièrement pour elle-même. Du coup, elle conteste ainsi, à son tour, tout droit d'existence à la philosophie. En effet, si en science la garde des principes appartient à la science elle-même, elle appartiendra aussi à elle dans tous les autres domaines. La philosophie, alors, n'a que faire. Et il est vrai : pour que la philosophie ait une raison d'être, pour que la tâche que nous désignons lui appartienne en propre, il faut que la science même soit par principe incapable de faire ce qu'elle se propose ; ou bien que la vraie science, le seul savoir rigoureux, soit la philosophie.

Mais sortons de l'apriorique, passons par l'historique. Si les relations entre science et philosophie ont souvent été tendues, et le sont toujours, elles le sont en parti-

culier, aujourd'hui, entre science et phénoménologie. C'est, en effet, surtout le courant phénoménologique qui assume, dans la pensée de notre époque, la tâche polémique de la philosophie vis-à-vis de la science.

Heidegger, dans sa dernière période, a suggéré la possibilité que la science moderne ne manifeste et ne mette en œuvre que, de la façon la plus radicale, une perte du sens de l'essentiel chez l'homme. Il reproche à la science de savoir de moins en moins de ce qui est vraiment digne d'être su, et de contribuer à éliminer le besoin même de savoir ce qui importe vraiment. Mais il ne conteste pas pour autant le caractère scientifique de la science. Il adresse ses critiques à la science exacte en tant qu'elle est science exacte. Le conflit, ici, n'est pas extrêmement grave. Rien n'empêche en principe la science d'admettre que certains objets dignes de savoir échappent à leur propre méthode et doivent être mis en lumière par une pensée différente. Les sciences sont en général conscientes du fait qu'une rigueur du savoir, telle qu'elles l'exigent, rivalise souvent avec la dignité de l'objet qui s'offre à un tel savoir exact.

Déjà avant que Heidegger n'ait finalement pris cette position, Merleau-Ponty a autrement critiqué la science. Lui aussi affirme que la science ne sait pas ce qu'il faut savoir surtout. Mais, en outre, Merleau-Ponty fait sentir que la science n'est peut-être pas science au sens où elle-même croit l'être. A la vérité, d'après lui, la science ne serait pas science objective. Ici, la situation est plus grave. S'il est mis en doute, en effet, que la science soit savoir de l'objet tel qu'il est lui-même, avant elle, ne conteste-t-on pas que la science soit science ? Mais ici encore, on pourrait s'entendre. La science ne nie pas ses limites subjectives, du moins dans le provisoire. Et en un sens, elle admet toujours que ce n'est qu'elle-même qui établit ses objets exacts. Et Merleau-Ponty ne conteste non plus à la science d'être vraiment science. Si, d'après lui, elle est autrement science qu'elle-même ne croit l'être, elle l'est pourtant, d'après lui aussi, dans le seul sens authentique possible.

Ce ne fut que Husserl lui-même, le fondateur de la phénoménologie, qui est allé jusqu'à contester à la science son caractère même de science. Merleau-Ponty et Heidegger n'ont réclamé qu'un savoir plus *profond*, au nom d'un objet du savoir plus digne que n'est celui des scien-

ces ; inversement, Husserl, lui, n'a réclamé un domaine de recherche indépendant de la philosophie qu'au nom de l'exigence d'un savoir plus *rigoureux* qu'aucune science ne peut l'atteindre. En effet, la fameuse exigence husserlienne d'une « philosophie comme science rigoureuse » ne signifie point que la philosophie doive s'adapter, pour son domaine de recherche particulier, à l'idée d'un savoir exact telle que les sciences modernes la conçoivent et la réalisent. Tout au contraire, Husserl est convaincu que les sciences les plus exactes sont loin d'avoir mis en œuvre l'idée du savoir dans toute sa rigueur, et que c'est là que réside la tâche et la nécessité d'une phénoménologie, c'est-à-dire de la philosophie.

Pour savoir quelle est l'idée et quelles sont les exigences d'un savoir rigoureux visées par Husserl, on ne peut faire mieux que regarder la manière dont il s'efforça lui-même à satisfaire à cette idée et à ses exigences. Il le fit par la méthode d'une « réduction phénoménologique ». En effet, cette méthode elle-même ne peut être comprise qu'à partir d'une idée qu'on peut dire « formelle » du savoir à laquelle elle répond, et toute la conception husserlienne de la philosophie devient incompréhensible si l'on persiste à identifier le *but* de cette réduction aux fameux résultats idéalistes auxquels, il ne s'agit pas de le nier, Husserl a cru la voir aboutir. Indépendante de toute doctrine qu'elle viserait d'établir, la réduction phénoménologique n'est d'abord que la mise en œuvre d'une *epoché* universelle, d'une abstention de tout jugement, d'une suspension de toute prise de position à l'égard de tout ce qui ne serait pas absolument donné. Telle est, en effet, l'exigence la plus simple et la plus fondamentale posée par l'idée du savoir : celle de se prononcer seulement, en science, sur ce qui est absolument donné et est donné absolument. Que cette *epoché* doit se développer et se réaliser, d'après Husserl, sous la forme d'un procédé de réduction, c'est-à-dire d'une *opération* réductive, explique les implications de cette exigence première. En effet, une *epoché* rigoureuse et universelle telle qu'elle est exigée par l'idée du savoir ne peut se réaliser par une simple abstention négative et purement passive. Car, même passivement, nous sommes toujours déjà engagés de fait dans tout un système de « jugements secrets » et de « prises de position » quasi irrésistibles qui sont probablement même nos « jugements » et nos « prises de posi-

tion » les plus fondamentaux. Il est étonnant de constater qu'on reproche toujours à nouveau à Husserl d'avoir négligé ce fait fondamental, alors qu'il constitue précisément la motivation la plus radicale de la réduction phénoménologique exigée par lui. Il n'est pas moins étonnant lorsqu'on admet alors que le « dernier Husserl » se serait mieux rendu compte de ce fait et se serait éloigné par là de sa conception primitive de la réduction phénoménologique, alors que l'approfondissement incontestable et dramatique de la réflexion husserlienne sur ce fait dans ses derniers travaux ne fait que rendre plus brûlante encore la nécessité de la réduction. Mais il est vrai que, plus on avance dans la démonstration radicale de la nécessité de cette réduction, et plus aussi on fait apparaître une contradiction insurmontable de l'idée de cette réduction — et de celle dont elle découle : l'idée d'un savoir rigoureux — avec les tendances les plus vitales de notre vie-au-monde elle-même et avec les structures de ce monde de la vie. Ainsi, dans ses derniers écrits, Husserl s'est moins rapproché, comme on l'affirme souvent, des perspectives heideggeriennes, que de celles de Nietzsche qui mettent, pour parler avec Merleau-Ponty, « une contradiction au centre de la philosophie »¹.

Ce que Husserl reproche d'abord à la science, c'est précisément de demeurer prisonnière des tendances vitales de notre vie-au-monde et des structures du monde de la vie dont on vient de parler, et non, comme le fera Heidegger, fût-il dans un sens modifié au point de n'être plus contradictoire, de s'être séparée de cette vie et d'avoir brisé les structures de ce monde. Husserl constate que la recherche scientifique telle qu'elle fait aujourd'hui partie intégrante de notre vie-au-monde ne se soumet à l'exigence fondamentale de l'idée du savoir, celle de l'époché, que lorsqu'elle s'y trouve acculée par l'éclatement d'erreurs manifestes, ou encore, il est vrai, pour se détacher de certains de ses objectifs, pour en prendre ses distances et pour s'ouvrir ainsi de nouveaux champs de recherche² ; dans le premier cas, l'époché fait figure pour

1. *Phénoménologie de la perception*, p. 419.

2. J'ai montré ailleurs que cette deuxième attitude semble plus caractéristique de la tendance générale de la recherche scientifique et de tout notre « train de vie » à l'époque contemporaine dans nos régions que la première, mais aussi en quoi ces deux attitudes ne diffèrent pas fondamentalement l'une de l'autre ; cfr. *Progrès, arrêt et recul dans l'histoire*, in *Ermeneutica e Tradizione*, Rome 1963.

la science d'arrêt regrettable, dans l'autre d'arrêt utile, mais dans les deux de mal, mal inévitable ou moindre mal. Mais jamais, cette époque n'est conçue en science comme une nécessité fondamentale et positive, jamais elle n'est envisagée comme une tâche propre et d'une façon systématique et universelle, jamais donc elle n'est réalisée sous la forme opérative d'une réduction phénoménologique qui est seule aussi à permettre une suspension de notre prise de position passive et fondamentale dans la vie-au-monde.

Husserl lui-même avait commencé par se soumettre à l'exigence de l'époché, qui dut pourtant être universelle dès qu'on abordait les problèmes fondamentaux d'une théorie de la connaissance, comme à une nécessité purement négative. La signification primitive du terme de « réduction » dans la pensée husserlienne, par exemple dans les *Logische Untersuchungen* où il apparaît déjà, est nettement celle de « restriction » : restriction du champ de données où une phénoménologie destinée à fonder une théorie de la connaissance peut prendre racine. Aussi est-il significatif que les idées de « phénoménologie pure » d'une part et de « réduction » du champ de recherche à ce qui est indiscutablement donné de l'autre, l'une et l'autre nettement présentes dans les *Logische Untersuchungen*, ne s'y trouvent guère liées intrinsèquement l'une à l'autre, et cela alors que le terme de « phénomène » lui-même a d'abord chez Husserl un sens plutôt négatif et restrictif dont il gardera par ailleurs toujours des traces. La saisie explicite du lien étroit qui relie ces deux exigences de « phénoménologie pure » et de « réduction » au point de les identifier, saisie qui trouvera son expression dans la formule de « réduction phénoménologique », aura la plus grande portée pour toute l'évolution ultérieure de la pensée husserlienne. La découverte traduite par cette formule est, en effet, celle-ci : Réduire toutes nos positions à la position absolue et inéluctable de ce qui est absolument donné et qu'il est impossible de ne pas poser, cela ne signifie-t-il pas de par lui-même dégager et découvrir cela même qui seul est vraiment phénomène, phénomène absolu, les véritables « Sachen selbst », c'est-à-dire ce à quoi nous avons en dernière analyse et de prime abord constamment affaire, c'est-à-dire encore cet être ou cette substance de toute chose que vise finalement toute philosophie, toute science

et tout savoir ? En ce sens, il ne s'agit pas seulement, d'une part, de se soumettre à l'exigence restrictive qu'impose l'idée d'un savoir rigoureux, et d'autre part, de développer dans les limites ainsi prescrites les éléments d'une phénoménologie pure, mais cette réduction elle-même est phénoménologique, c'est cette réduction qui fournit elle-même le moyen par excellence et positif de « faire parler les phénomènes », et la phénoménologie n'est donc pas seulement une recherche préliminaire, provisoire et limitée, et d'une utilité comparable à celle d'une « psychologie descriptive », mais doit constituer elle-même la véritable « philosophie première » au sens où ce titre, autrefois, fut revendiqué par la métaphysique. Par cette méthode de réduction phénoménologique, on devra découvrir les véritables principes de tout savoir véritable, réel ou possible, principes sur lesquels non seulement la philosophie tout entière, mais aussi toute science et toute recherche scientifique devront s'appuyer. En effet, les principes véritables et indispensables de tout savoir ne seraient-ils point à poser, précisément, par la délimitation ou définition de cela même qui, en général et en particulier, est l'être ou constitue les différents genres d'être qui forment le sujet dont tout savoir aura toujours à parler et à connaître ? C'est ce qu'a dit déjà Aristote, dans les *Analytiques postérieures*, lorsqu'il nommait principes (ἀρχαί) de tout savoir (ἐπιστήμη) les thèses (θέσεις) qui délimitent (en ὀρίσμοί) au préalable le genre d'être qui formera le sujet de ce savoir (le γένος ὑποκειμένου) ³.

La réduction phénoménologique n'est autre chose en elle-même qu'une voie pour revenir aux choses mêmes, et, dira Merleau-Ponty : « Revenir aux choses mêmes, c'est revenir à ce monde avant la connaissance dont la connaissance parle toujours, et à l'égard duquel toute détermination scientifique est abstraite, signitive et dépendante, comme la géographie à l'égard du paysage où nous avons d'abord appris ce que c'est qu'une forêt, une prairie ou une rivière » ⁴. Merleau-Ponty, il est vrai, ne partage pas les convictions proprement idéalistes qui furent celles de Husserl, et c'est un peu pour cette raison que nous le

3. *An. post.*, I, chap. 2 et 7.

4. *Phénoménologie de la perception*, p. III.

citons. Pour Husserl, on le sait, le procédé réductif oblige finalement à poser en principe et à délimiter comme être au sens absolu la seule intersubjectivité des consciences transcendantales ou la totalité et communauté de monades au sens leibnizien. Ici encore, cependant, il y a lieu de souligner que tout en se rapprochant ainsi des thèses du rationalisme et de l'idéalisme classiques, Husserl n'a cessé d'affirmer que son idéalisme phénoménologique se distinguait précisément de cet idéalisme classique par le fait qu'il était fondé, lui, sur un procédé de réduction phénoménologique satisfaisant aux exigences d'un savoir rigoureux ⁵. A défaut d'une phénoménologie fondamentale que cette méthode de réduction est seule à pouvoir établir, l'idéalisme classique, et même celui de Hegel, demeure pour Husserl sur le plan de l'idéologie.

Il servira notre propos de développer quelque peu cette opposition de Husserl au rationalisme et à l'idéalisme classiques. A l'égard de cette philosophie, Husserl reprend l'objection souvent répétée qu'elle repose sur des constructions. Mais, dans son esprit, ce mot a un sens très précis. La construction, en ce sens, est celle d'un système où les prétendus principes du savoir doivent trouver leur vérification par le fait d'une déduction complète — ou complète pour l'essentiel — des prétendues données ou phénomènes qui nous sont connus par ailleurs. On peut admettre que loin d'échapper à cette critique par le fait qu'il s'appuie sur une *Phénoménologie de l'Esprit*, le système hégélien, en particulier, ne cherche par le moyen de cette « phénoménologie » qu'à établir la nécessité inéluctable du procédé constructif et pose comme principe absolu l'idée même d'une construction totale. Il saute aux yeux, cependant, que d'une part aucune construction de ce genre qui voudrait reconstituer la totalité des données « connues » ne saura jamais être vraiment exhaustive, qu'elle devra toujours se limiter à la mise en lumière d'un choix de données qu'elle présentera comme les données essentielles, mais cela sur le seul fondement des principes posés d'avance et qu'il s'agit précisément de vérifier ; d'autre part et plus généralement, que toute cette déduction comportera d'emblée

5. Cfr. notre étude sur Husserl et l'idéalisme classique, in *Revue philosophique de Louvain*, t. 57, 1959.

une interprétation des données qu'elle reconstruit, interprétation qui s'exprimera par le choix de l'essentiel auquel on vient de faire allusion, mais aussi par l'ordre et les rapports imposés par le procédé. La vérification des principes posés demeure ainsi toujours douteuse, et cela finalement pour deux raisons principales ou même pour une seule : le procédé constructif présuppose comme évident les données qu'il s'agirait d'expliquer en les faisant dériver des principes posés ; il néglige absolument la tâche primordiale d'une *phénoménologie* pure qui devrait établir avant toute autre chose, précisément, *quels* sont les vrais phénomènes ou données auxquels nous aurons finalement et toujours affaire. D'autre part, le fait même qu'on se voit astreint à tenter une vérification des *principes* posés manifeste cet autre fait que ces principes eux-mêmes n'ont été saisis d'abord que dans une vision mystérieuse, et n'ont été obtenus par aucune méthode rationnelle. Ce donc qui fait défaut, d'après Husserl, à la pensée du rationalisme et de l'idéalisme classiques, est, d'une part, le fondement d'une phénoménologie, et d'autre part, une méthode rationnelle pour établir des principes. Mais ces deux défauts, nous le reconnaissons par ce qu'on a dit précédemment sur l'idée husserlienne d'une réduction phénoménologique, ne font qu'un seul. En effet, les deux tâches désignées, et négligées dans la philosophie classique, ne forment, elles aussi, qu'une seule. Il ne s'agit pas d'une part d'établir les véritables phénomènes et d'autre part d'établir les vrais principes pour déduire et expliquer ensuite ceux-là de ceux-ci, mais les véritables phénomènes ne peuvent être que les vrais principes eux-mêmes, et les vrais principes que les véritables phénomènes eux-mêmes. Dans la mesure où la méthode de réduction phénoménologique est une méthode adéquate pour établir et pour délimiter ce qui est véritablement phénomène, elle constitue aussi la méthode authentique pour établir les vrais principes de tout savoir.

Ne se laissant guider dès son départ que par l'exigence la plus simple et la plus fondamentale impliquée dans l'idée même d'un savoir rigoureux, celle d'une époque universelle et vraiment radicale, Husserl croit avoir découvert, sous la forme de ce qu'il appelle la réduction phénoménologique, une méthode authentique pour établir des principes, les principes de tout savoir. C'est une

telle méthode qui fait défaut, d'après lui, à la philosophie classique. C'est pour cette raison, finalement, qu'elle ne constitue pas un vrai savoir rigoureux, mais demeure sur le plan de l'idéologie : idéologie dont la valeur ne peut être mesurée que d'après les conséquences purement pratiques qu'elle implique et qu'elle peut entraîner. Or, tout savoir doit être savoir par principes. Tout savoir doit donc être d'abord savoir *des* principes. Pour être *savoir* des principes sur lesquels il se fondera, il doit être capable d'établir avant tout autre chose ces principes eux-mêmes par la voie d'une authentique méthode rationnelle. Or, en ce qui concerne nos sciences, y disposons-nous, oui ou non, d'une méthode rationnelle pour établir leurs principes ? Par quelle méthode les grands principes de la physique moderne, par exemple, ont-ils été établis ? Les manuels ne nous en parlent pas. Et les grands de la science, dans leurs publications populaires ou destinées aux philosophes, ne nous parlent, à propos des découvertes scientifiques les plus fondamentales, que du génie des savants qui les ont faites, et ne nous racontent que des anecdotes. De quelle façon, par exemple, Planck est parvenu, à partir de la loi du rayonnement thermique découverte par lui précédemment, à formuler l'hypothèse quantique, se trouve décrit ainsi par Heisenberg : La découverte de cette autre loi, dit-il, « marquait pour Planck seulement le début du travail de recherche théorique au sens propre. Comment fallait-il correctement interpréter en physique cette nouvelle formule ? Comme à partir de ses recherches antérieures Planck pouvait facilement transformer cette formule en une proposition relative à l'atome rayonnant (ou l'oscillateur), il doit bientôt avoir constaté que sa formule avait un air comme si l'oscillateur ne pouvait varier son énergie d'une façon continue mais ne pouvait s'enrichir que de certains quanta d'énergie, comme si donc il ne pouvait exister que dans certains états déterminés ou encore, comme on dit en physique, à certains niveaux discontinus d'énergie. Ce résultat était si différent de tout ce qu'on savait par la physique classique que sans doute Planck a commencé par se refuser d'y croire. Mais au bout d'une période de travail très intense il se laissa finalement conquérir par la conviction qu'il était impossible d'échapper à cette conclusion. On dit que plus tard, le fils de Planck

a raconté que son père lui aurait parlé, lorsqu'il était encore un enfant, de ses nouvelles idées à l'occasion d'une longue promenade dans le Grunewald (à Berlin). Pendant cette promenade, il lui aurait avoué son sentiment d'avoir ou bien fait une découverte de tout premier rang et comparable, peut-être, aux découvertes de Newton, ou bien de s'être complètement trompé. A cette époque, Planck doit donc s'être rendu compte du fait que sa formule ébranlait les fondements mêmes de notre description de la nature... »⁶. Si de tels récits ne font pas la moindre allusion à une méthode rationnelle dont l'application aurait conduit à la découverte d'un nouveau principe, c'est sans doute pour la simple raison qu'une telle méthode n'existe pas en science. Tout au plus, le fait que Heisenberg désigne le problème avec lequel Planck se trouvait confronté comme un problème de « correcte interprétation » nous donne-t-il l'idée d'un certain caractère méthodique du « travail de recherche théorique au sens propre » fait par Planck. En effet, il a pu s'appuyer dans une certaine mesure sur un procédé que Husserl désigne de « variation libre » ou de « réduction eidétique » et dont se sert toute herméneutique en philologie et en histoire. Ce procédé consiste à varier librement les données, par exemple, d'un texte afin d'en dégager un contenu inaliénable dont la formule pourrait servir de principe pour l'interprétation de l'ensemble du texte. C'est toujours seulement par la réussite de cette interprétation de l'ensemble à partir du principe envisagé que celui-ci peut trouver une vérification. Mais il en va de cette vérification comme il en va de toute autre vérification. On peut constater très simplement qu'il y a toujours plus d'interprétations et de principes d'interprétation pour un même ensemble de données qu'il n'y en a d'explication exacte et de vrai principe. Si la science a tendance à accepter le terme d'interprétation et d'interprétation correcte pour caractériser ce qu'elle cherche dans son « travail théorique au sens propre », on a parfois l'impression qu'elle n'est pourtant pas très consciente de ce que cette admission implique : un rapprochement de la méthode des sciences « exactes » à

6. *Physik und Philosophie*, Berlin 1959, pp. 16 et suivante.

la méthodologie des disciplines herméneutiques. D'une manière plus générale et plus décisive, toute allusion à une méthode rationnelle pour établir les principes, méthode inexistante, est remplacée dans les communications des savants par le renvoi aux vérifications que les principes en question ont obtenues ou auront à obtenir, finalement dans l'expérience. Or, nous avons retenu tout à l'heure les objections de principe auxquelles s'expose toute construction destinée à vérifier ses principes par la voie d'une déduction de prétendues données ou phénomènes. Nous avons exposé ces objections lorsque nous retracions la critique adressée par Husserl, au nom de l'idéal d'une philosophie comme science rigoureuse, aux procédés du rationalisme et de l'idéalisme classiques en philosophie. Nous voyons à présent que la critique qu'au nom de ce même idéal d'un savoir rigoureux une philosophie phénoménologique doit opposer à la science et à la structure méthodologique de celle-ci sera sensiblement la même. Ainsi donc, dans cette perspective, la science et sa valeur se présentent sous la même lumière qu'une philosophie qui ne mérite, selon Husserl, que le nom d'idéologie ou de *Weltanschauung*. Si cette critique est fondée, la science sera donc aussi peu science, savoir rigoureux, que ne le sont, par exemple, d'après un jugement qu'elle partage elle-même, la science ou le savoir absolu de Hegel.

Lorsque la critique que nous venons d'exposer aboutit à cette conclusion, le savant, et non seulement le savant, nous tournera le dos en murmurant : C'est tout de même invraisemblable. A quoi bon discuter avec quelqu'un qui est incapable de voir une différence entre des spéculations idéalistes du siècle passé et les résultats d'une science qui est en train de transformer de fond en comble toute notre planète ? A quoi bon discuter avec quelqu'un qui ne se serait sans doute même pas laissé convaincre du savoir de la science par l'explosion d'une bombe thermonucléaire ? Du reste, toute cette discussion ne se réduit-elle pas à une pure querelle de mots ? Peut-être bien que la science la plus exacte ne saurait répondre à l'idéal que se fait un Husserl d'un savoir rigoureux. Mais la science est ce qu'elle est ; et cette science est la science qui existe. Tandis que ce savoir rigoureux dont rêvait Husserl, où est-il, où en est-il ?

Manifestement, nulle part. Ce savoir rigoureux, n'est-il pas une chimère ? A quel droit veut-on mesurer la valeur scientifique d'un travail de l'homme qui a fait ses preuves, à un idéal chimérique ?

Husserl a-t-il tenté lui-même de réaliser son idéal de savoir vraiment rigoureux ? Il l'a fait. Et avec quel résultat ? Quelques livres et une masse de papiers couverts de réflexions interminables dont les philosophes eux-mêmes n'ont tiré, jusqu'aujourd'hui, que des apories qui les impressionnent. D'autres encore semblent franchement gênés des prétentions scientifiques de Husserl et préfèrent attirer l'attention aux rapports qui existent indiscutablement entre les philosophies de Descartes et de Leibniz, de Locke et de Hume, de Kant et de Hegel et même de Nietzsche et celle de Husserl, ou souligner l'intérêt tout particulier des analyses concrètes qu'on peut trouver dans le fameux *Nachlass* de celui-ci. Mais la philosophie comme science rigoureuse ?

Les deux philosophes eux-mêmes qu'il faut appeler les plus grands continuateurs de l'œuvre de Husserl — toute réserve faite sur le sens problématique d'une continuité en histoire de la philosophie —, Heidegger d'une part et Merleau-Ponty de l'autre, ont presque commencé par abandonner l'idéal husserlien d'une philosophie comme science rigoureuse. Impossible d'affirmer que Husserl lui-même ait réussi de donner à cet idéal ne fût-ce qu'un commencement de réalisation. Par contre, il n'est pas impossible que même la conception de ce savoir rigoureux comme un idéal à réaliser repose sur un malentendu⁷. En ce qui concerne l'idée d'une méthode de réduction phénoménologique qui découle de cette conception, Heidegger a renoncé dès *Sein und Zeit* d'y faire la moindre allusion ; Merleau-Ponty s'est dit convaincu que « l'*In-der-Welt-sein* de Heidegger n'apparaît que sur le fond de la réduction phénoménologique »⁸, mais il affirme aussi : « Le plus grand enseignement de la réduction est l'impossibilité d'une réduction complète »⁹.

Et pourtant, tous ces faits ne suffisent pas à exclure la possibilité extrême que la conception husserlienne d'un

7. Cfr. l'article cité plus haut, note 2.

8. *Phénoménologie de la perception*, p. IX.

9. *Ibid.*, p. X.

savoir vraiment rigoureux fût bien la seule conception adéquate de l'idée authentique du Savoir, et que, s'il devait se confirmer que l'échec des tentatives husserliennes faites pour réaliser cet idéal était bien nécessaire et inévitable et demeure donc irrévocable, ce fût la démonstration du fait que, invraisemblablement, tout Savoir est « chimère ». Querelle de mots ? Sans doute ne s'agirait-il pas, même dans ce cas, d'inviter nos autorités à rebaptiser « Académies des Constructions » nos Académies des Sciences, ou « Faculté ès Arts » nos Facultés de Sciences. Mais il faudrait s'aviser de méditer plus sérieusement une thèse comme celle-ci qui est à l'extrême opposé des conceptions husserliennes ainsi que les autres thèses dont elle s'accompagne : « La question de savoir si, oui ou non, il revient à la pensée humaine une vérité objective, n'est pas une question de théorie, mais une question pratique. La vérité, c'est-à-dire la réalité et la puissance, la valeur de sa pensée en ce monde-ci, l'homme doit la prouver dans la praxis. Isolée de la praxis, la dispute sur la réalité ou la non-réalité de la pensée se réduit à une question purement scolastique »¹⁰. Il y aurait lieu alors de réexaminer l'idéologie libérale dont s'inspire, dans notre partie du monde, l'organisation de la recherche scientifique et de l'enseignement.

Mais il y a aussi la possibilité que les efforts de Husserl n'aient pas abouti à des résultats saisissables pour des raisons fortuites seulement. Dans ce cas, y aurait-il rien de plus urgent que de rendre accessible à tous l'ensemble de son œuvre et d'inviter les meilleurs esprits à reprendre tous ses travaux et à poursuivre toutes les perspectives qui s'y sont ouvertes ? En toute hypothèse n'importerait-il pas davantage de rechercher les raisons précises pour lesquelles la tentative husserlienne semble avoir échoué que de se contenter de répéter complaisamment le simple constat de cet échec ?

Il y a enfin une troisième possibilité : il se peut, en effet, que la réalisation d'un Savoir rigoureux ne soit ni impossible par principe, ni possible en principe quoique manquée jusqu'à ce jour pour des raisons contingentes, mais qu'elle soit toujours possible en principe et qu'elle

10. N° 2 des *Thèses sur Feuerbach*.

finira toujours par échouer, non seulement *de fait*, mais dans l'ordre même *du fait*. Dans ce cas ambigu, le succès aussi bien que l'échec d'une entreprise comme celle de Husserl ne seront jamais que relatifs et limités l'un par l'autre, et ce sera peut-être à la rencontre de cette limite elle-même que tout Savoir devra faire son expérience fondamentale, une expérience qui le rendrait Savoir *a priori* de ses propres possibilités. Dans ce cas toujours, il faudrait admettre que les sciences d'aujourd'hui elles-mêmes doivent finalement ce qu'elles comportent de Savoir authentique à ce qui survit en elles d'esprit cartésien, mais il faudrait admettre aussi qu'un enlisement historique dans l'ordre du fait rend nécessaire toujours à nouveau, de temps en temps, une reprise du chemin cartésien. C'est cela sans doute que Merleau-Ponty a voulu dire lorsqu'il affirmait : « Le plus grand enseignement de la réduction est l'impossibilité de la réduction complète. »

Rudolf BOEHM
Louvain

ARCHIVES
DE L'INSTITUT INTERNATIONAL
DES SCIENCES THEORIQUES

Fascicule 1 : LES MÉTHODES DE LA CONNAISSANCE

- H. J. POS : Le Symbolisme de la Connaissance et l'Idée de l'Unité du Savoir.
E. W. BETH : La Cosmologie, dite naturelle, et les Sciences mathématiques.
H. D. DUBARLE : La Synthèse inductive.

Fascicule 2 : LES SCIENCES ET LE RÉEL.

- J. DAUJAT : La Représentation intelligible et le Réel.
F. GONSETH : Les Conceptions mathématiques et le Réel.
P. DESTOUCHES-FEVRIER : Le Réel et la Théorie physique.

Fascicule 3 : THÉORIES NOUVELLES DE RELATIVITÉ.

- E. A. MILNE : Kinematic Relativity.
H. DINGLE : The Function of Time measurement in modern Physics.

Fascicule 4 : PROBLÈMES DE CONNAISSANCE EN PHYSIQUE MODERNE.

- J. L. DESTOUCHES : Problème du Déterminisme et de l'Indéterminisme.
L. DE BROGLIE : L'Individualité dans le Monde physique.
F. FIALA : Structure formelle et Signification extérieure de la Notion de Symétrie.

Fascicule 5 : PROBLÈME DE BIO-PHILOSOPHIE.

- D. H. SALMAN : La Distinction du Vivant d'avec le Non-vivant.
L. CUÉNOT : La Finalité en Biologie.

Fascicule 6 : L'UNITÉ FORMELLE ET PHYSIOLOGIQUE DU VIVANT.

- A. DALCQ : La Pensée moderne devant le Problème de la Forme.
R. COLLIN : Les Régulations hormonales et la Physiologie du Vivant.

Fascicule 7 :

- S. DOCKX : Vers une Synthèse moderne du Savoir.

Fascicule 8 : PROBLÈMES D'ÉVOLUTION.

- J. H. F. UMBGROVE : Aspects Paléontologiques de l'Évolution.
M. J. SIRKS : Le Dynamisme des Populations.
J. PIVETEAU : L'Évolution Humaine.

Fascicule 9 : PROBLÈMES D'ÉVOLUTION.

- E. FAURE-FREMIET : Les Structures chimiques à l'origine des Structures organiques.
G. MONTALENTI : L'Évolution de la Sexualité.
A. VANDEL : L'Orientation fondamentale de l'évolution progressive.

Fascicule 10 :

- S. DOCKX : Théorie fondamentale du Système périodique des Éléments.